

« Mon enfant,

« Quand tes yeux effrayés parcourront ces lignes, celle que tu as jusqu'à ce jour nommée ta mère aura cessé de vivre ; la vie était devenue un fardeau pour elle, et elle s'en est délivrée ; elle t'aimait bien cependant, et si quelque chose avait pu la rattacher à ce monde, c'eût été toi seule ; mais d'insurmontables barrières se plaçaient entre elle et toi, et plutôt que d'être malheureuse, elle a préféré mourir. Surtout ne la plains pas, sa mort a été volontaire, et elle a prononcé ton nom dans son dernier soupir ; ne la plains pas, Alice car si on compte la vie d'après le bonheur qu'on a goûté sur terre, elle a vécu plus longtemps que beaucoup d'autres plus chargées d'années qu'elle. Je ne regrette pas ce monde, mon enfant, tout ce qu'on peut ressentir j'en ai ressenti ; mon amour pour toi était mon existence ; je m'en vais parce que je te perds, et je te bénis en mourant pour les jours heureux que tu m'as faits. Ne me plains pas ; réserve plutôt ta pitié pour une pauvre femme qui a bien souffert et qui mérite bien d'avoir un peu de bonheur à présent. — Cette pauvre femme, tu la connais, aime-la, mon enfant ; ce n'est pas moi, c'est Dieu qui te l'ordonne. Avant de me nommer ta mère, tu en as eu une autre, et cette autre t'a portée pendant neuf mois dans son sein ; puis, lorsque tu commençais à lui sourire, lorsque tes petits bras l'appelaient, lorsque ses baisers calmaient ses larmes et tes cris, elle a été obligée de se séparer de toi, qui étais son enfant. Moi, je suis venue, et te voyant orpheline je t'ai accueillie, et comme ta mère te délaissait involontairement, je t'ai tenu lieu de mère, et tu t'es habituée à moi, et je n'ai pas eu le courage de te désabuser. Aime-la bien mon enfant ; plus tard elle te racontera les événements funestes qui vous ont séparés, et tu pleureras au récit de ses malheurs. Tu ne m'as jamais parlé de ton père, Alice, jamais tu ne t'es aperçue que sa tendresse te manquait ; chère enfant, je t'aimais pour deux, moi ; elle t'apprendra ce qu'est devenu ton père dont tu ignores même le nom, et alors tu comprendras que tu dois l'aimer, elle, créature abandonnée du monde, repoussée par les hommes, oubliée par son enfant, et tu l'aimeras ! mon sacrifice te servira d'exemple, comme moi tu te dévoueras : le dévouement est une si grande et si noble chose ! et puis le tien te coûtera si peu ! Quand tu ne me verras plus auprès de toi, tu verseras des pleurs sans doute, je te manquerai, ton âme te paraîtra vide, tu me chercheras et ne me trouveras point, tu m'appelleras et je ne te répondrai pas ; puis tu t'accoutumeras peu à peu à ne plus me voir à ne plus m'entendre : elle sera là pour te consoler, elle, et ses consolations seront si douces, si tendres, si affectueuses, si semblables aux miennes, qu'en la voyant tu finiras par croire que c'est moi que tu vois, et qu'en l'entendant, tu croiras m'entendre, moi ! et tu auras raison, mon enfant, car ta mère sera toujours à tes côtés pour t'aimer et te protéger ; seulement, au lieu de moi ce sera Marguerite, au lieu de mon visage ce sera le sien que tu rencontreras. Mais le cœur sera toujours le même : le cœur d'une mère est le même chez toutes les femmes ! Et ne crois pas, ma fille, que je serai

jalousie de la tendresse que tu lui porteras ; dans elle je ne verrai que moi ; ton affection pour elle ne sera que la continuation de ton affection pour moi. — Et s'il existe, comme je le pense et comme je l'espère, une seconde vie après celle de ce monde, si nous mourons pour revivre éternellement et que Dieu m'appelle vers lui, du haut des cieux je te regarderai, quoique invisible je te sourirai, et je me mêlerai à tout ce qui t'entourera. Je glisserai jusqu'à toi dans le rayon du soleil qui te réchauffera, dans la brise qui caressera ton doux visage, dans les songes les plus charmants, enfin je serai tout en toi, ma fille, jusqu'à ce que Dieu nous réunisse pour ne plus nous séparer. Tu le vois donc, mon enfant, ma mort ne sera qu'une absence de quelques années, et encore laisserai-je en partant auprès de toi quelqu'un qui me remplacera et t'aimera comme je t'ai aimée. Je veux que tu l'aimes, songes-y ! Jamais tu ne m'as désobéi, c'est presque une morté qui te parle, tu lui obéiras, n'est-ce pas ?

« Adieu maintenant, mon enfant, adieu pour quelque temps, et surtout point de larmes, point de désespoir, point de sanglots, mais du courage et de la résignation. Ceux qui partent sont moins à plaindre que ceux qui restent ; la mort n'est qu'une douleur d'un instant, si toutefois encore elle est une douleur ; car, qui de nous le sait ? Aime donc bien celle qui me remplace, je t'en conjure, je t'en supplie ; — elle t'a donné le jour, ne cause point sa mort ! aime-la en souvenir de moi ; adieu !

« Je ne te demande point de penser à moi : ta triste pensée, hélas ! fouillera souvent dans les jours qui ne sont plus, afin de m'y chercher et de m'y trouver ; puis tu mettras souvent tes mains sur tes paupières à demi-fermées, afin de m'entrevoir au milieu de tes rêveries ; puis tu croiras par moment que je passe devant toi, et tu pleureras alors ; ces larmes, je les recuillerai, mon enfant, comme une précieuse relique, et je me dirai : Quand donc viendra l'heure où elle ne pleurera plus ?

« Vingt fois j'ai voulu clore cette fatale lettre, et vingt fois la plume est venue se replacer entre mes doigts ; toujours il me semble que j'oublie quelque chose, et que ma pensée reste incomplète. Hélas ! on a tant de paroles à dire lorsqu'on va se quitter ! l'on craint incessamment d'avoir oublié, et l'oubli à cette heure est irréparable. Adieu encore une fois ; mon enfant, ma chère enfant ; tu fus la joie de ma jeunesse. L'orgueil de ma vie entière, le soleil où se réchauffait mon âme ; l'on t'enlève à moi, et je meurs ! encore une fois, sois bénie pour tous les enivremens que tu m'as causés, sois bénie pour toutes les caresses que tu m'as faites, pour toutes les ivresses que j'ai ressenties. Quand je mourrai, ma dernière parole sera ton nom, ma dernière pensée une bénédiction, et quand je passerai de la mort de ce monde à la vie éternelle, ma première pensée sera encore une bénédiction, ma première parole, ton doux nom que je prononcerai.

« Adieu, adieu.

« TA MÈRE. »

Madame Warner plia la lettre comme les deux autres et la plaça sur sa table.